

Je vous rapporterai une autre aventure dont les Bretons ont fait un Lai ; ils le nomment dans leur langue Laustic ; les Français par cette raison, l'appellent Rossignol, et les Anglais Nightingale.

À Saint Malo, ville renommée dans la Bretagne, résidaient deux chevaliers fort riches et très estimés. La bonté de leur caractère était tellement connue, que le nom de la ville où ils demeuraient était devenu célèbre. L'un d'eux avait épousé une jeune femme sage, aimable et spirituelle. Elle aimait seulement la parure ; et par le goût qu'elle apportait dans ses ajustements, elle donnait le ton à toutes les dames de son rang. L'autre était un jeune homme fort estimé de ses pairs ; il se distinguait particulièrement par sa prouesse, sa courtoisie et sa grande valeur ; il vivait très honorablement, recevait bien et faisait beaucoup de cadeaux. Le jeune homme devint éperdument amoureux de la femme du chevalier ; à force de prières et de supplications et surtout à cause des louanges qu'elle en entendait faire, peut-être aussi à cause de la proximité de leur demeure, la dame partagea bientôt les feux dont brûlait son amant. Par la retenue qu'ils apportèrent dans leur liaison, personne ne s'aperçut de leur intelligence. Cela était d'autant plus aisé aux deux personnages que leurs habitations se touchaient, et qu'elles n'étaient séparées que par un haut mur noirci de vétusté. De la fenêtre de sa chambre à coucher la dame pouvait s'entretenir avec son ami. Ils avaient même la facilité de se jeter l'un à l'autre ce qu'ils voulaient ; la seule chose qui leur manquait était de ne pouvoir pas se trouver ensemble, car la dame était étroitement gardée. Quand le jeune homme était à la ville, il trouvait facilement le moyen d'entretenir sa belle, soit de jour, soit de nuit. Au surplus, ils ne pouvaient s'empêcher l'un et l'autre de venir à la croisée pour goûter seulement du plaisir de se voir.

Ils s'aimaient depuis longtemps, lorsque pendant la saison charmante où les bois et les prés se couvrent de verdure, où les arbres des vergers sont en fleurs, les oiseaux font entendre les chants les plus agréables et célèbrent leurs amours, les deux amants devinrent encore plus épris qu'ils ne l'étaient. La nuit, dès que la lune faisait apercevoir ses rayons, et que son mari dormait, la dame se relevait sans bruit, s'enveloppait de son manteau et venait s'établir à la fenêtre pour parler à son ami, qu'elle savait y rencontrer. Ils passaient la nuit à parler ensemble ; c'était le seul plaisir qu'ils pouvaient se procurer. La dame se levait si souvent, ses absences étaient si prolongées, qu'à la fin le mari se fâcha contre sa femme, et lui demanda plusieurs fois avec colère quel motif elle avait pour en agir ainsi et où elle allait. « Seigneur, dit-elle, il n'est pas de plus grand plaisir pour moi que d'entendre chanter le rossignol ; c'est pour cela que je me lève sans bruit la plupart des nuits. Je ne puis vous exprimer ce que je ressens du moment où il vient à se faire entendre. Dès lors il m'est impossible de pouvoir fermer les yeux et de dormir. »

En écoutant ce discours le mari se met à rire de colère et de pitié. Il lui vient à l'idée de s'emparer de l'oiseau chanteur. Il ordonne en conséquence à ses valets de faire des engins, des filets, puis de les placer dans le verger. Il n'y eut aucun arbre qui ne fût enduit de glu ou qui ne cachât quelque piège. Aussi le rossignol fut-il bientôt pris. Les valets l'apportèrent tout vivant à leur maître, qui fut enchanté de l'avoir en sa possession ; il se rend de suite auprès de sa femme. « Où êtes-vous madame, lui dit-il, j'ai à vous parler ? Eh bien ! cet oiseau qui troublait votre sommeil ne l'interrompra pas davantage, vous pouvez maintenant dormir en paix, car je l'ai pris avec de la glu. » Je laisse à penser quel fut le courroux de la dame en apprenant cette nouvelle ; elle prie son mari de lui remettre le rossignol. Le chevalier, outré de jalousie, tue le pauvre oiseau, et chose très vilaine, il lui arrache la tête et jette son corps ensanglanté sur les genoux de sa femme, dont la robe fut tachée sur la poitrine. Aussitôt il sortit de l'appartement. La dame ramasse le corps du rossignol, elle verse des larmes et maudit de tout son cœur les misérables qui avaient fait les pièges. « Ah ! malheureuse, quelle est mon infortune, je ne pourrai désormais me lever la nuit ni aller me mettre à la fenêtre, où j'avais coutume de voir mon ami. Je n'en puis

douter, il va penser sans doute que je ne l'aime plus ; je ne sais à qui me confier, et à qui demander conseil. Eh bien ! je vais lui envoyer le rossignol, et l'instruire de ce qui vient de se passer. » La dame enveloppe le corps du malheureux oiseau dans un grand morceau de taffetas brodé en or, sur lequel elle avait représenté et décrit l'aventure. Elle appelle un de ses gens et l'envoie chez son ami. Le valet remplit sa mission, il se rend auprès du chevalier, le salue de la part de sa maîtresse, puis, en lui remettant le rossignol, il lui raconta l'histoire de sa mort. Le jeune homme, qui était très sensible, fut vivement affecté d'apprendre cette nouvelle ; il fit faire un petit vase, non pas de fer ou d'acier, mais d'or fin et enrichi de pierres précieuses et fermé par un couvercle. Il y enferma le corps de l'oiseau, puis il fit sceller le vase qu'il porta toujours sur lui.

Cette aventure qui ne pouvait longtemps rester ignorée, fut bientôt répandue dans tout le pays. Les Bretons en firent un Lai auquel ils donnèrent le nom *du Laustic*.